

Il est vrai que Dieu m'a fait la grâce de ne jamais aimer.

J. DE MONTDEVRAND.

NAPOLÉON EN CAMPAGNE.

On ne savait jamais à l'avance, dans le palais impérial, ni la semaine, ni même le jour où Napoléon quitterait sa résidence pour aller prendre le commandement de ses troupes : il fallait que tous les officiers civils et militaires de sa maison fussent prêts à le suivre à l'instant même, car il n'avertissait ceux qu'il voulait emmener avec lui que quelques heures seulement avant le départ ; et comme on ne connaissait pas plus le lieu où l'on se rendait, chacun attendait patiemment que le grand-maréchal eût transmis les ordres de l'empereur. Ces ordres une fois donnés, les préparatifs du voyage étaient bientôt faits : on était toujours prêt à suivre Napoléon au bout du monde, s'il l'avait ordonné.

Il partait de préférence, à Saint-Cloud, au milieu de la nuit ; une ou deux heures du matin était le moment qu'il choisissait. Il montait alors en voiture, accompagné seulement du grand-maréchal ou du grand écuyer, et franchissait, avec la rapidité de l'éclair, un espace de près de 150 lieues en moins de trente-six heures. Aussi quelques-uns de ceux qui devaient le rejoindre restaient-ils en arrière, ou n'arrivaient-ils souvent au grand quartier général que le lendemain d'une victoire, ou même lorsque la campagne était achevée : "Il est bien temps d'arriver, ma foi ?" disait alors Napoléon au retardataire ; heureusement, monsieur, qu'on a pu se passer de vous."

Tout ce qui se faisait au quartier général s'exécutait aussi à l'improviste, et cependant tous ceux qui en faisaient partie devaient être sur-le-champ prêts à remplir la tâche qui pouvait leur être imposée par la nature de leurs fonctions ou de leur rang. Des moments de repos inattendus, des départs précipités, le changement des heures fixées, celui des routes et des séjours se succédaient actuellement.

Il arrivait souvent que la marche de l'armée était retardée de plusieurs heures, quelquefois même d'une demi-journée, parce que Napoléon travaillait avec le duc de Bassano ou qu'il dictait à ses secrétaires ; mais à ces mots : "Allons, la voiture ! à cheval, messieurs ?" prononcés par l'empereur d'un ton sec et bref, tout le monde se mettait en mouvement comme poussé par une puissance électrique, et ce n'était que dans cet instant que l'on avait connaissance du lieu où on devait séjourner. Le grand-maréchal, en son absence le grand-écuyer ou le major-général, montait dans la voiture de l'empereur ; quelquefois ils s'y installaient tous les trois ensemble. Un des aides-de-camp de service à cheval se tenait à la portière gauche de la voiture, l'écuyer de service à la portière droite ; les autres aides-de-camp, les écuyers, les officiers d'ordonnance, les pages, des piqueurs tenant en laisse des chevaux de main, le mameluck Rustan et les domestiques de la suite accompagnaient la voiture. Tout ce monde était immédiatement suivi d'une escorte de vingt-quatre chasseurs de la garde (les guides) commandée par un officier ; on se précipitait ainsi comme un ouragan ; on allait toujours au grand trot la nuit comme le jour, on parcourait ainsi jusqu'à huit, dix et même douze lieues d'un seul trait. Ceux qui étaient forcés de suivre ce tourbillon, pendant la nuit surtout, étaient, comme on doit bien le penser, assez mal à leur aise. Là où la route était étroite, ils couraient, pour ainsi dire, les uns sur les autres, avec une ardeur, un zèle qui avait quelque chose de brutal et de sauvage ; malheur à celui qui n'était pas excellent cavalier ou parfaitement sûr de sa monture, parce que, en tombant, le moindre risque qu'il avait à courir était de se faire broyer sous les pieds des chevaux que leurs cavaliers n'auraient point arrêtés pour une semblable